

R

10
—
6

jean|lacroix |

philosophie
de
la culpabilité

philosophie d'aujourd'hui

Rien de plus actuel que le problème de la Culpabilité. Bergson disait que le souvenir de la faute est ce qu'il y a de plus ancien dans l'humanité. C'est ce souvenir qu'on veut faire évanouir aujourd'hui. Depuis Nietzsche, Marx et Freud bien des critiques, souvent justifiées, se sont développées : on combat l'univers morbide de la faute et on prône une morale sans péché, on dénonce la névrose chrétienne, on dévoile les figures de l'agressivité éthique qui sont l'angoisse, la dette et la honte. En réalité la culpabilité morale est ambiguë : il faut détruire en soi l'homme du remords, qui n'a plus d'autre avenir que son passé éternisé, dressé devant lui comme un mur qui bouche toute issue, rénover l'homme du repentir, tourné vers le seul avenir, vers la responsabilité personnelle qui est force créatrice et production d'un nouveau moi. La culpabilité pénale enfin doit être libérée de tout jugement moral. Personne, pas même un magistrat, n'a le droit de juger *moralement* un homme. Les Assises sont trop souvent une sorte de simulacre d'un jugement divin. Elles tournent à l'exhibitionnisme et rivalisent avec les Folies-Bergère. La justice pénale doit respecter la personne du prévenu et transformer le sens de la peine.

Philosophie de la culpabilité

*Philosophie
de la
culpabilité*

6063

Edmond Lapointe

Éditions Érudition

80 R

15817

(+)

Philosophie de la certitude

JEAN LACROIX

*Philosophie
de la
culpabilité*

Philosophie d'aujourd'hui

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

DL-17-10-1977-23825

JEAN LACROIX

Philosophie
de la
culpabilité



Dépôt légal. — 1^{re} édition : 4^e trimestre 1977

© 1977, Presses Universitaires de France

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

INTRODUCTION

Au début des *Deux Sources...*, Bergson remarque que le souvenir de la faute est ce qu'il y a de plus ancien dans l'humanité. Péché originel sous forme de désobéissance à Dieu ou (et) de fratricide (le meurtre d'Abel par Caïn), de violation de tabous primitifs, de mythes divers où l'homme se révolte contre les dieux et en subit les conséquences, peu importe :

PHILOSOPHIE DE LA CULPABILITÉ

à tort ou à raison tout homme, et pas seulement le criminel, se sent coupable. La culpabilité collective, habituelle dans l'histoire puis récusée comme immorale, semble même renaître et se développer d'autant plus que la culpabilité personnelle est davantage refusée. Pour les marxistes, ce n'est pas l'individu lui-même, le « bourgeois » qui est coupable, mais la société dont il fait partie¹. Même s'ils n'en tirent pas les conséquences qui devraient s'imposer, les pays dits « avancés » se sentent coupables à l'égard des pays du Tiers Monde, et il est plus de jeunes qu'on ne l'imagine qui vont payer cette dette sur place, en y travaillant et en rendant service comme de vrais frères des hommes. Des catholiques de plus en plus nombreux éprouvent un sentiment de culpabilité pour les fautes que leurs ancêtres ont commises au XIX^e siècle et réagissent, parfois même violemment, pour les réparer. Cependant, le sentiment individuel de culpabilité ne disparaît pas : il existe seulement moins à l'état pur parce qu'il est de plus en plus mêlé au sentiment de culpabilité collective. Deux institutions l'ancrent profondément dans l'esprit : la famille et la justice. Elles ont en commun le châtement, la punition qui développent d'une façon continue le sentiment de culpabilité. Dans la société contemporaine, le fait de leur liaison peut apparaître absurde. Il n'en demeure pas moins qu'on se sent coupable parce qu'on peut être puni, et que l'absurdité que certains trouvent

1. Cf. Karl MARX, Préface au *Capital* : « Pour éviter des malentendus possibles, encore un mot. Je n'ai pas peint en rose le capitaliste et le propriétaire foncier. Mais il ne s'agit ici des personnes qu'autant qu'elles sont les personnifications des catégories économiques, des rapports d'intérêts et de rapports de classes déterminées. Mon point de vue d'après lequel le développement de la formation économique de la société est assimilable à la marche de la nature et à son histoire peut, moins que tout autre, rendre l'individu responsable de rapports dont il est socialement la créature, quoi qu'il puisse faire pour s'en dégager. »

INTRODUCTION

à ce rapport ne fait qu'apporter une gêne supplémentaire. C'est ce qu'on peut appeler une situation kafkaïenne. « La preuve de ta faute n'est-elle pas dans ton châtimeⁿt ? s'écrie l'aumônier dans la pièce qu'André Gide a tirée du *Procès*, de Kafka. Il t'appartient de reconnaître ton erreur, de te convaincre de ceci : on me châtie, donc je suis coupable. » L'histoire de ce juif arrêté sans savoir pourquoi ni même par qui, remis en liberté et qui en vient à se condamner lui-même, est un symbole hallucinant de l'homme moderne. Trop souvent, la culpabilité subsiste en ayant perdu tout sens : on ne connaît plus guère qu'une culpabilité sans faute.

Cette mentalité, cet *état de culpabilité* paraissent liés à notre situation historique, à tous les événements terribles qui ont secoué l'humanité depuis une soixantaine d'années. Le refus de culpabilité lui-même recouvre souvent un sentiment aussi aigu que latent : un fond de culpabilité diffuse et paralysante vient de ce que nous nous sentons impliqués dans les grands drames collectifs présents, et même passés. Sans doute la culpabilité paraît-elle liée à la responsabilité. Dans son livre sur *La culpabilité*, le D^r Sarano soutient que culpabilité et responsabilité constituent deux stades d'une même exigence : c'est la culpabilité rationalisée, socialisée qui est vécue comme responsabilité. Cependant, cette notion, qui est d'abord un sentiment, est objet de jugements divers, voire opposés. Pour les uns, c'est le sentiment de culpabilité qui fait la grandeur et l'honneur de l'humanité ; pour les autres, il est sa pire tentation. De toute façon, il semble variable avec chacun, contestable, subjectif. Il relève avant tout d'une culpabilité morale, de plus en plus dénoncée comme dangereuse, voire morbide. Si elle dépend de l'inconscient, la conscience qu'on en prend ne doit-elle pas en délivrer ? Si l'on admet par exemple qu'elle naît de ce qu'on appelle

PHILOSOPHIE DE LA CULPABILITÉ

depuis Freud le *meurtre du père*, ne voit-on pas alors que ce prétendu meurtre, dès qu'il est compris, supprime toute culpabilité ? Si l'on dit, avec Hegel, que le devenir des enfants c'est la mort des parents, en quoi les enfants seraient-ils responsables de cette mort ? Francis Jeanson affirme non seulement que la responsabilité ne suppose pas la culpabilité, mais qu'elle la nie : entre l'une et l'autre il faut opter. Si le refus de culpabilité personnelle s'étend paradoxalement au temps même où se développe la culpabilité collective, diffuse, c'est sans doute qu'il repose, explicitement ou implicitement, sur le *refus de tout jugement*, sur le rejet des « figures » d'autorité : les parents, les pouvoirs, Dieu. L'athéisme, en ce qui me concerne, n'a pas d'autre sens que celui du refus de culpabilité, déclare Jeanson. Nous verrons en effet combien nombreux sont ceux qui ont cru découvrir en Dieu la source de toute culpabilité. N'en faudrait-il pas conclure que, dans notre civilisation tout au moins et dans un grand nombre de cas, le sentiment de culpabilité est lié à la formation, à l'éducation et à la mentalité chrétiennes ? C'est par exemple une thèse essentiellement défendue par Nietzsche et qui a été depuis lors maintes fois reprise.

Ce problème de la culpabilité morale se complique encore de ce qu'il est plus ou moins mêlé à celui de la culpabilité pénale, dont il devrait être séparé. Selon la conception classique, aussi discutable que discutée, cette culpabilité pénale peut être définie comme le rapport psychique entre l'agent et le fait délictueux, la relation entre la volonté de l'auteur et son acte. Cette thèse paraît bien impliquer un élément moral : pour être reconnu coupable, il faut avoir commis une *faute* et cette faute entraîne un *blâme*. Ces expressions n'ont-elles pas par elles-mêmes un caractère éthique ? Ainsi Ancel, dans son livre sur la défense sociale nouvelle, introduit un aspect

INTRODUCTION

moral essentiel. Cet aspect semble le plus évident lorsqu'il s'agit de juger des crimes. L'article 349 du Code de procédure prescrit au jury de la cour d'assises de décider, *en son âme et conscience*, non pas seulement si l'accusé a commis le crime, mais s'il est *coupable* de l'avoir commis. Ce type de culpabilité n'est pas défini. Mais n'évoque-t-il pas la culpabilité morale ? N'est-on pas invité à décider si l'accusé a commis ou non une *faute* et mérite une peine qui soit aussi un *blâme* moral ? Quoi qu'il en soit, c'est bien le rapport de la culpabilité morale et de la culpabilité pénale qui se trouve posé. Traditionnellement, la question de la culpabilité pénale se confondait avec celle de la sanction. Aujourd'hui, les juges disposent d'une liberté toujours plus grande dans la fixation de la peine. Ils tendent à se prononcer de plus en plus en fonction de la culpabilité du délinquant, jugée concrètement et, jusqu'à un certain point, en fonction de sa valeur morale. La question ainsi se pose nettement : directement ou indirectement, la culpabilité pénale ne tend-elle pas à être jugée en fonction d'une culpabilité morale que la justice s'efforcerait de cerner toujours davantage ? Ces problèmes, pressants, sont aussi importants que difficiles, complexes, voire compliqués. Ils relèvent d'une multiplicité de disciplines : philosophique, médicale, psychiatrique, juridique, morale et même religieuse. Pour tenter de les éclaircir, sinon de les résoudre, nous examinerons d'abord le sentiment de culpabilité, en lui-même, tel qu'il a été vécu et réfléchi, défendu et critiqué. C'est un fait qu'il est souvent, sinon le plus souvent, morbide, ou mêlé de morbidité. S'il apparaît que celle-ci n'explique pas tout, qu'elle n'est qu'une perversion fréquente d'un sentiment valable, il nous faudra préciser la nature de cette ambivalence. Ce qui nous amènera à étudier ensuite la culpabilité morale valable, normale, en dégageant

PHILOSOPHIE DE LA CULPABILITÉ

ce qui peut la rendre morbide, puis la culpabilité pénale et son rapport (ou non-rapport) avec la vraie culpabilité morale. Nous terminerons par quelques brèves considérations sur la situation actuelle et les problèmes, souvent tragiques, qu'elle pose. Sans que nous discutions des expressions en elles-mêmes, le lecteur saisira sans doute toujours davantage qu'une distinction sous-tend toutes nos analyses : celle du *sentiment de culpabilité*, qui ne va guère sans quelque morbidité, et du *sens de la faute* ou du vrai sentiment de culpabilité qui est nécessaire à toute éthique.

I

LE SENTIMENT
DE
CULPABILITÉ

DEPUIS le XIX^e siècle surtout, le sentiment de culpabilité a été vivement attaqué et dénoncé, soit sur le plan philosophique, soit surtout sur les plans psychologique, psychiatrique et psychanalytique, qui d'ailleurs se rejoignent souvent. Nietzsche d'une part, Freud de l'autre ont été à l'origine de critiques qui, plus ou moins justement, se réclament de l'un ou (et) de l'autre.

PHILOSOPHIE DE LA CULPABILITÉ

C'est sans doute Nietzsche qui a dénoncé le sentiment de culpabilité de la manière à la fois la plus forte et la plus incisive et c'est à lui en définitive que, plus ou moins consciemment, on se réfère. Résumant, à l'automne 1887, les cinq « non » qui résumaient toute sa vie, Nietzsche mettait en premier lieu son « combat contre le sentiment de culpabilité » (*Fragments posthumes*, automne 1887 - mars 1888, Gallimard). Ses attaques portent surtout contre le christianisme qui, suivant lui, en rompant avec la tradition grecque, a fait de la plupart des hommes des coupables. En privilégiant le sentiment de culpabilité, en le mettant à l'origine même de la vie humaine, il a fait le malheur de l'homme. Non pas proprement le christianisme de Jésus, mais celui de Paul. En voyant dans la mort du Christ le principe du salut, Paul a perverti l'humanité : ce n'est plus la vie, mais la mort qui sauve. La vie de tout homme, depuis l'origine des temps, ne peut être que la vie d'un coupable. Ainsi a-t-on bâti l'Eglise avec l'opposé de l'Evangile : Jésus est mort sur la croix. Paul a substitué à l'existence un au-delà de l'existence — et cet au-delà est moins la vie future qu'une division de notre vie terrestre. L'arrière-monde nietzschéen c'est ce monde-ci, vécu dans le refus et la dénégation : c'est un « se tenir en arrière » du monde de l'existence. L'arrière-monde pour Nietzsche c'est essentiellement le sentiment de culpabilité. Le Christ ne l'avait pas. Epruver le sentiment de filiation divine signifiait pour lui entretenir un sentiment plénier avec la totalité du réel, l'innocence étant l'absence d'accusation contre la réalité et le sentiment d'universelle amitié. Mais en fait, et à cause de Paul, la culpabilité est devenue le fondement et le centre du christianisme : elle seule compte. C'est d'ailleurs une explication générale de Nietzsche. Comme il le montre dans *La généalogie de la morale*, tous les instincts

LE SENTIMENT DE CULPABILITÉ

qui n'arrivent pas à déboucher, qui se heurtent à une quelconque force répressive se retournent en dedans, *s'intériorisent*, et c'est cette intériorisation qu'on finit par appeler *âme*. Le monde intérieur est le résultat de l'expansion envers le monde extérieur entravée. Les instincts entravés – refoulés, si l'on peut dire – se retournent contre l'homme lui-même. « La rancune, la cruauté, le besoin de persécution, d'attaque, de changement, de destruction – tout cela se dirigeant contre les possesseurs de tels instincts : c'est là l'origine de la mauvaise conscience » (§ 16). Cette mauvaise conscience est essentiellement le sentiment de culpabilité. C'est lui que le christianisme historique magnifie par-dessus tout. D'où résultent l'hypocrisie, la mauvaise foi, ce qu'on pourrait appeler la bonne conscience de la mauvaise conscience : on tire vanité de sa dégénérescence. Le chrétien est un publicain satisfait de se sentir insatisfait. Car, dit Nietzsche, « celui qui se méprise s'honore du moins comme contempteur ». Pour se faire valoir on dénigre ceux qui existent en cessant d'exister soi-même : se sentir coupable, c'est refuser la vie. C'est dans *L'Ante-Christ* que cette dénonciation du christianisme est la plus radicale. Avec lui, l'affirmation que la vie n'a aucun sens va devenir le sens même de la vie. L'homme religieux est le « décadent type ». On ne se convertit pas au christianisme, on ne le choisit pas : pour le désirer il suffit d'être assez malade. Cette maladie en effet c'est la décadence, la négation des plus hautes valeurs de l'esprit et de la vie. « Le plus lamentable exemple : la corruption de Pascal qui crut à la corruption de sa raison par le péché originel; elle n'était corrompue que par son christianisme » (§ 5). La source de cette corruption, c'est la notion du *Dieu saint* envers lequel on aurait une dette. Cette idée d'une obligation envers Dieu est devenue le pire instrument de torture, qui transforme les instincts

PHILOSOPHIE DE LA CULPABILITÉ

eux-mêmes en faute envers lui. « L'avènement du Dieu chrétien, l'expression la plus haute du divin atteinte jusque-là a aussi fait éclore sur la terre le maximum du sentiment d'obligation. A supposer que nous ayons commencé à entrer dans le mouvement contraire, il serait permis de conclure, avec quelque vraisemblance, du déclin irrésistible de la foi au Dieu chrétien au déclin de la conscience de la dette (faute) chez l'homme, déclin déjà fort rapide aujourd'hui : on pourrait même prévoir que le triomphe complet, définitif, de l'athéisme libérerait l'humanité de tout sentiment d'une obligation envers son origine, sa *causa prima*. L'athéisme et une sorte de *seconde innocence* sont liés l'un à l'autre. »

L'homme de la culpabilité est jaloux de la vie : c'est l'homme du ressentiment. Aussi longtemps que le prêtre, « ce négateur, ce calomniateur, cet empoisonneur *par profession* de la vie » passera pour un être supérieur, on appellera vrai ce qui est le plus nuisible à la vie. La philosophie elle-même, depuis les Grecs, a dégénéré : elle a été corrompue par le sang théologique. La théologie, à vrai dire, avait fort bien compris que la pensée hellénique lui était directement opposée et l'avait dénoncée, avant même qu'elle ne se fût manifestée : en lisant Lucrèce, on comprend qu'Epicure n'a pas combattu le paganisme mais déjà, comme par pressentiment, le christianisme, c'est-à-dire la gangrène de l'âme par les idées de faute et de culpabilité. Dieu crucifié signifie que tout ce qui souffre, tout ce qui est crucifié est divin. La vraie formule du christianisme est : *in hoc signo* (la croix, la décadence), *vinces*. Le Dieu chrétien c'est le Dieu « dégénéré en contradiction de la vie » au lieu d'en être la transfiguration et le *oui* éternel. A cette négation, à ce sentiment destructeur de la vie, Nietzsche oppose *l'éternel oui de l'être*, à cette gangrène des âmes *le courage de la santé*,

LE SENTIMENT DE CULPABILITÉ

à la culpabilité « l'innocence ». Dire oui, sans calcul ni arrière-pensée, tel l'enfant rieur et innocent chez qui la culpabilité et le péché n'ont pas été encore intériorisés, c'est entrer dans le mouvement de la création vitale. Dire et faire oui, c'est reconnaître que rien n'est absolument fixé, que tout est mouvement, qu'il y a toujours quelque chose à créer. Cette création ne s'accomplit que dans le chaos : elle est le chaos même dans sa métamorphose relative et éternelle, le chaosmos. *Il faut porter le chaos en soi pour engendrer une étoile filante.* L'histoire chrétienne est celle de l'affaiblissement continu d'individus qui s'imaginent à la fois forts, maîtres d'eux-mêmes et qui ne sont que les débiles d'un monde illusoire. La culpabilité est destruction de soi. C'est donc cette bonne-mauvaise conscience qu'il s'agit de démystifier. Il faut « désapprendre la conscience », pour produire une race « aux instincts forts ». Cette race aura pour fondement l'amour de soi, qui est tragique, puisque s'aimer vraiment c'est se dépasser. « Je suis ce qui sans cesse se surmonte soi-même. » L'homme n'est qu'un pont vers la surhumanité libre, créatrice, *innocente*, et ce pont, qui est lui-même, est le plus difficile et le plus dangereux à traverser.

Freud, de son côté, a souvent insisté sur le sentiment de culpabilité et tenté de l'expliquer. On a même écrit qu'il en avait été le découvreur – disons le découvreur d'une certaine explication. Si différent soit-il, l'essentiel est bien encore pour lui le phénomène d'intériorisation. La comparaison avec Nietzsche pourrait être poussée assez loin. On a plusieurs fois indiqué que ce qu'il écrivait avait déjà été pressenti par les philosophes, notamment par Schopenhauer et Nietzsche. Freud a répondu qu'il refusait de les lire par crainte de se laisser influencer : il voulait atteindre des connaissances scientifiques, et ne pas partir de pressentiments ou d'intuition

PHILOSOPHIE DE LA CULPABILITÉ

risquant de l'égarer. Il a cependant reconnu que sur bien des points il avait été devancé. « Je me suis refusé plus tard la lecture de Nietzsche, et je l'ai fait en pleine conscience des raisons de mon abstention : je voulais me soustraire, dans l'élaboration des impressions que me fournissait la psychanalyse, à toute influence extérieure. Aussi devais-je être prêt, et je le suis volontiers, à renoncer à toute revendication de priorité dans les cas, assez fréquents, où les pénibles recherches psychanalytiques ne font que confirmer les aperçus intuitifs des philosophes » (*Cinq leçons sur la psychanalyse*, p. 81). Freud, cependant, a reconnu que le refoulement avait été parfaitement décrit par Schopenhauer. Il aurait pu en dire autant de l'agressivité et de l'intériorisation chez Nietzsche. De toute façon, les derniers ouvrages de Freud reprennent et approfondissent ses conceptions. Dans ses *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, il a même parlé d'un *besoin inconscient de culpabilité*. Cette sorte de besoin inconscient de punition comporte un prolongement de la conscience dans l'inconscient : il correspond à une fraction intériorisée d'agressivité dont le Surmoi s'est emparé. Dans *Malaise de la civilisation* (p. 79 sq.), il montre que la découverte du bien et du mal se fait à partir d'une influence étrangère et il reprend la formule de *Moïse et le monothéisme* : le Surmoi est le dépositaire du phénomène que nous nommons conscience morale. L'enfant dépend absolument d'autrui. D'où son angoisse devant le retrait d'amour. Il ressent tout manque, toute déception comme une rupture totale avec l'objet aimé. L'agressivité est la réaction spontanée devant cette frustration d'amour. Mal supportée, refoulée, elle se mue en angoisse et provoque le sentiment de culpabilité, parce que la frustration est ressentie comme la punition d'une demande indue et que l'agressivité contre l'être aimé apparaît illégitime. Ce qui

s'opère en deux temps. En perdant l'amour de la personne dont il dépend, l'enfant perd du même coup sa protection contre toutes sortes de dangers. Il s'expose ainsi et d'abord à ce que cette personne toute-puissante lui démontre sa supériorité sous forme de châtiments. Le mal apparaît donc originellement comme ce qui risque de nous priver d'amour : il n'est qu'une « angoisse sociale ». Un grand changement, une vraie mutation interviennent lorsque l'autorité s'intériorise avec l'instauration du Surmoi. En un sens, tout reste identique : le Surmoi tourmente le Moi pécheur, au moyen des mêmes sensations d'angoisse et guette les occasions de le faire punir par le monde extérieur. Le stade infantile de la conscience demeure et persiste comme un arrière-plan de celle-ci. Le sort peut même être considéré comme un substitut de l'instance parentale. Le sentiment de culpabilité a ainsi une double origine : l'angoisse devant l'autorité – l'autre, postérieure, l'angoisse devant le Surmoi. Mais la première ne fait que contraindre l'individu à renoncer à ses pulsions tandis que la seconde le pousse en outre à se punir. A l'origine, le renoncement aux pulsions est la conséquence de l'angoisse inspirée par l'autorité externe : on renonce à des satisfactions pour ne pas perdre son amour. Ceci accompli, le sentiment de culpabilité, s'il a eu tendance à se manifester, peut disparaître. Il n'en va pas de même avec le Surmoi, qui connaît le Moi du dedans, qui lit en lui de l'intérieur, qui est comme un prolongement de la conscience dans l'inconscient. Le désir persiste dans le Moi et ne peut être dissimulé au Surmoi. Un sentiment de faute naît alors, en dépit du renoncement accompli. Il y a ainsi adéquation de la mauvaise action et de la mauvaise intention, sentiment de culpabilité et besoin de punition. L'agression par la conscience perpétue et aggrave l'agression par l'autorité. Freud a remarqué que les personnes